

Toujours en réponse au journal *Révolution...* (pour en finir avec la transformation de Clausewitz en bouc émissaire anti-révisionniste)

1. Introduction

Les rédacteurs du périodique *Révolution* et du site *Étoile rouge* (périodique et site constituant les organes du Parti Communiste Marxiste-Léniniste-Maoïste) avaient procédé en décembre 2008 à la critique de mon essai sur *Clausewitz et la guerre populaire*. J'avais tenté de répondre en son temps à cette critique.

Les rédacteurs du même périodique ont lourdement récidivé, dans un document qui montre un notable souci d'argumentation et de documentation historique.

Comme il s'agit clairement du même débat, je me permettrai, *primo* de supposer connu le premier échange, *secundo* de reprendre les codes de ma première réponse, à commencer par la citation *in extenso* (en surbrillance jaune) de l'article auquel je répondrai pas à pas.

2. Sur l'origine de classe de Clausewitz

Le rôle de la France napoléonienne dans la genèse du nazisme (pour en finir avec Clausewitz)

Pour nous communistes, non seulement la pensée de tout individu porte des empreintes de classe, mais tout son déploiement possède les caractéristiques typiques d'une classe. Ainsi, si nous nous intéressons à Clausewitz, non seulement il n'est pas possible de séparer l'individu de son origine aristocratique, mais il faut également comprendre en quoi sa pensée correspond à l'expression idéologique de la classe aristocratique prussienne.

Il s'agit là d'un déterminisme grossier et anti-dialectique qui suppose que, Clausewitz étant d'origine aristocratique, sa pensée exprime forcément les intérêts de l'aristocratie. Une fois cette "évidence" entendue, il ne resterait qu'à comprendre « en quoi » cette pensée exprime les intérêts de cette classe...

C'est vraiment mettre la réflexion cul par-dessus tête. A lieu d'étudier une pensée pour saisir par quoi elle reflète son origine de classe mais aussi par quoi elle la pourrait nier ou dépasser, les rédacteurs de *Révolution* décrètent une relation univoque et immédiate entre l'origine de classe de l'auteur et le contenu de sa pensée.

Appliqué à Lénine, cela donnerait ceci : Pour nous communistes, non seulement la pensée de tout individu porte des empreintes de classe, mais tout son déploiement possède les caractéristiques typiques d'une classe. Ainsi, si nous nous intéressons à Lénine, non seulement il n'est pas possible de séparer l'individu de son origine petite-bourgeoise, mais il faut également comprendre en quoi sa pensée correspond à l'expression idéologique de la classe petite-bourgeoise grand-russe. On voit à quel résultat ridicule mène le procédé...

Etre matérialiste, c'est regarder en quoi consiste la société où vivait Clausewitz et où sa pensée est née et s'est déployée.

Or, quelle est la nature de la société où vivait Clausewitz? En fait, jusqu'à l'intervention napoléonienne, la Prusse de Clausewitz était un pays particulièrement arriéré dans tous les domaines. Dans les années 1860, soit 30 années après la mort de Clausewitz, les paysans pauvres représentaient 71,4% des foyers ruraux de ce qui allait devenir l'Allemagne, ne possédant que 9% des terres.

La Prusse, chef de file des royaumes allemands et pays d'origine de Clausewitz, était le bastion de la réaction la plus outrancière, il ne s'agissait même pas d'une monarchie, car le monarque était totalement dépendant des grands propriétaires terriens, les junkers. Clausewitz était un officier de cette Prusse réactionnaire, Prusse qui s'est effondrée sous les coups de la France napoléonienne.

Clausewitz n'appartenait absolument pas au *Landadel*, à la classe des grands propriétaires terriens. Son grand-père était pasteur, sa mère était la fille d'un fonctionnaire local, et son père, qui avait reçu une commission d'officier pendant la guerre de Sept Ans, avait été démis de ses fonctions à l'issue du conflit en raison de sa modeste extraction (devenu fonctionnaire, il servait l'Etat comme contrôleur de l'accise). Clausewitz ne fut officiellement reconnu comme noble qu'en 1827, c'est-à-dire quand sa carrière était faite. Clausewitz faisait partie de cette classe moyenne associant des nobliaux qui, faute de grand domaine précisément, se faisaient fonctionnaire ou militaire, et de serviteurs de l'Etat ennoblis pour services rendus. La modestie de sa condition a d'ailleurs longtemps fait obstacle à son mariage avec la comtesse Marie von Brühl. Ainsi, même si on appliquait le déterminisme social grossièrement anti-dialectique des rédacteurs de *Révolution*, Clausewitz ne pouvait être le porte-parole de la classe dominante de l'Etat prussien.

3. Sur la Prusse dans sa grande catastrophe

Seulement voilà, si la Prusse s'est effondrée, l'offensive napoléonienne a causée une réaction patriotique dans les royaumes allemands, et non pas sous la forme bourgeoise, mais sous la forme réactionnaire par la prise de la direction de cette résistance par la Prusse.

Les faits sont que l'intervention napoléonienne va permettre à la Prusse non seulement de se moderniser sur une base aristocratique ultra-réactionnaire, mais en plus de prendre le commandement de l'unification de l'Allemagne.

Par la suite, la Prusse maintiendra son hégémonie sur l'Allemagne, et notamment son Etat, maintenant les traditions militaristes et ultra-autoritaires: la victoire du nazisme est inconcevable sans voir cet aspect essentiel. Lénine, au sujet de l'Allemagne de son époque, parlait ainsi de "l'impérialisme des bourgeois et des Junkers". Mais comment la Prusse a-t-elle pu se moderniser, alors que sa base économique et culturelle était si arriérée? Quel rôle a joué Clausewitz?

Tout part de la tentative de la Prusse de s'opposer à l'invasion napoléonienne, tentative qui échoue et est marquée par la défaite, le 14 octobre 1806, lors de la bataille de Iéna-Auerstedt.

L'année suivante, les restes de l'armée prussienne sont battus les 7-8 février 1807 lors de la bataille de Friedland, malgré une importante aide militaire russe. La France napoléonienne impose alors la paix de Tilsit (7-9 juillet 1807) qui fait disparaître la Prusse en tant que puissance, en imposant l'annexion de la moitié de son territoire (en partie issue de conquêtes) à l'ouest de l'Elbe ainsi que sa partie polonaise, par la France et la Russie.

La Prusse n'existe alors qu'en tant que zone-tampon entre la France et la Russie, qui deviennent alliés; un duché de Varsovie est formé comme Etat vassal de la France napoléonienne à l'Est de la Prusse, ainsi qu'un royaume de Westphalie à l'Ouest (avec sur le trône un frère de Napoléon, qui se mariera un mois plus tard avec la fille du roi du Wurtemberg).

C'est ce moment historique qui va amener la modernisation de la Prusse, par la déviation de la mobilisation nationale anti-napoléonienne en soutien intégral au militarisme prussien.

C'est ce moment historique qui explique l'apparition de Clausewitz, aristocrate et militaire prussien traitant d'un sujet comme le peuple en armes.

Comment se déroule le processus de modernisation? Quel rôle y joue Clausewitz?

Ce qui s'est passé est simple: l'aristocratie prussienne a décidé que son armée devait intégrer les avancées françaises sur le plan de l'organisation et des structures.

Cela signifie qu'à l'opposé de la France, en Prusse la révolution se fait par en haut, par l'intermédiaire d'intellectuels, qui profitent de la mobilisation anti-française pour généraliser une forme apparemment démocratique, mais au contenu intégré dans les plans de l'aristocratie prussienne.

A partir de la réforme militaire prussienne, dans les années 1807-1808, l'armée acquiert une place prépondérante, avec un ministère de la guerre modernisé, une justice militaire réformée, la réorganisation des corps d'officiers, une division nouvelle des troupes, etc.

Ainsi, la Prusse obtenait la structuration d'une armée de type nationale, encadrée, à l'opposé des anciennes armées féodales fondées sur l'enrôlement de force (et donc caractérisées par de fortes désertions, un moral très bas, une très faible capacité d'initiatives, etc.).

Il ne s'agit donc nullement d'une révolution, mais simplement d'une modernisation par en haut, au caractère éminemment réactionnaire.

La Prusse féodale voyait que la France napoléonienne disposait de ressources dont elle ne disposait pas elle-même, et elle a cherché à les avoir également, en menant une révolution par en haut.

Ses théoriciens - principalement Karl August Fürst von Hardenberg et Karl Freiherr vom Stein, mais également Barthold Georg Niebuhr, Karl vom Stein zum Altenstein, Heinrich Theodor von Schön, Wilhelm von Humboldt - concevaient très clairement la réorganisation de la Prusse comme une révolution par en haut, mettant en avant le principe de "réformes organiques".

Quiconque a étudié l'histoire de l'Allemagne sait cela, et il faut être idéaliste pour confondre cette modernisation semi-féodale avec un mouvement national-bourgeois jouant un rôle historiquement progressiste.

Le concept de "révolution par le haut", appliqué ici aux réformes prussiennes, peut être appliqué à toutes les révolutions bourgeoises. Le peuple pouvait participer aux insurrections, formuler des revendications spécifiques, les changements effectifs durables étaient décidés par le haut, par les bourgeois et/ou par la partie de l'aristocratie opérant sa transformation en bourgeoisie.

La liquidation de l'ancienne aristocratie foncière en France, lors de la Révolution de 1789, fut l'exception plutôt que la règle. Partout ailleurs, on a assisté à une substitution progressive des rapports de production capitalistes aux rapports de production féodaux. En Angleterre par exemple, la *gentry* a elle aussi, à l'image du *Landadel*, converti son exploitation féodale de la paysannerie en capitalisme agraire. Simplement, cette "révolution par en haut" fut plus radicale, plus concentrée dans le temps, et plus dure à la paysannerie réduite à la famine.

De la même manière, toutes les bourgeoisies européennes auraient préféré une "réforme organique" à une insurrection. Ce n'était que lorsque la voie à une "réforme organique" était définitivement bouchée que l'aile gauche de la bourgeoisie s'est parfois risquée à chevaucher le tigre de la colère populaire en faisant le choix de la rupture et de la révolution.

L'Allemagne a effectivement frayé son propre chemin (le fameux *Sonderweg*) du féodalisme au capitalisme, de la féodalité absolutisme jusqu'à l'Etat de droit bourgeois, d'une poussière d'états féodaux-dynastiques à l'Etat national. Ce chemin a été plus long, détourné et laborieux qu'en Angleterre ou qu'en France — mais moins qu'en Russie ou qu'en Autriche. Et les réformateurs prussiens (parmi lesquels Clausewitz) ont mis la Prusse sur ce chemin, qui allait objectivement dans le sens du capitalisme, de l'Etat de droit, et de l'Etat nation — même si cette œuvre n'empruntait pas la forme d'une révolution politique. Ce courant était progressiste dans la mesure où il était anti-féodal. Il ne s'agissait pour lui de donner des droits politiques aux paysans, ou d'envisager une réforme agraire. Ces progressistes n'étaient pas des démocrates, et encore moins des socialistes. La notion de "progressiste" est une notion relative : un projet social peut être progressiste à une époque et devenir réactionnaire à une autre.

Sous Frédéric-Guillaume III, les thèses des réformateurs étaient incontestablement progressistes. Quant à la résistance de leurs adversaires, elle allait ouvertement dans le sens de la conservation de la monarchie féodale absolutiste. Et les conflits qui survinrent à la tête de l'Etat témoignent de la profondeur des intérêts mis en lutte.

La révolution par en haut a consisté en une unification administrative de la Prusse, une séparation de la justice et de l'administration, une réforme communale, une réorganisation des impôts et des taxes, le droit de propriété (avec la fin des restrictions sur la vente des terres aux roturiers), l'abolition du servage (sans bien entendu la remise en cause de la grande propriété agricole), la mise en place de l'école publique, la liberté de l'industrie etc.

Dans le domaine de l'éducation, Wilhelm von Humboldt modernisa la Prusse avant de se faire renvoyer en raison de ses idées libérales. Et évidemment, la question militaire n'était pas en reste, les principaux officiers prussiens responsables de cette révolution par en haut dans le domaine militaire étant Gerhard von Scharnhorst, August Neidhardt von Gneisenau, Hermann von Boyen et Carl von Clausewitz.

Cette simple énumération constitue le démenti flagrant de la thèse de *Révolution*. Quelques uns de ces points (transformation du serf en salarié libre, transformation de la terre en capital, liberté de l'industrie) sont précisément ceux qui déterminent le passage du mode de production féodal au mode de production capitaliste, de l'Ancien Régime à l'Etat bourgeois moderne.

L'effondrement militaire de la Prusse en 1806-1807 a bien contraint l'aristocratie foncière à faire la part du feu, et céder certains de ses privilèges¹. Mais il est erroné d'identifier les réformateurs aux revanchards. C'était le cas des militaires (Scharnhorst, Clausewitz, Gneisenau), mais le chef de file du courant réformateur, le baron von Stein, était à l'origine francophile. Ce n'est que face à l'acharnement de Napoléon à pressurer et démembrer la Prusse vaincue qu'il rallia le parti de la guerre.

La principale faiblesse des réformateurs était celle de la bourgeoisie allemande. Hormis la minorité francophile qui s'était grillée en collaborant avec un occupant unanimement détesté², la bourgeoisie allemande faisait déjà preuve de cette lâcheté politique qui éclatera en 1848 et qui sera justement stigmatisée par Marx et Engels.

¹ Ainsi la mainmise sur le corps des officiers. Il faut souligner que la Prusse était un état pauvre, agrandie mais épuisée par la guerre de Sept Ans, et que même les propriétaires terriens auraient eu du mal à tenir leur rang et à assurer un avenir à leurs fils si les Hohenzollern n'avaient mis au point un système pour les soutenir par des prêts à faibles taux, des subventions au défrichement et à la remise en culture de terres, par une exemption d'impôt (abolie par les réformateurs) et par la rémunération des officiers. Entre la dynastie des Hohenzollern et les junkers s'établit ainsi une double relation de dépendance qui durera jusqu'en 1918.

² Les apports politiques du régime français pesaient peu au regard des contributions, de réquisitions et de levées de jeunes conscrits, d'autant que ce régime s'exerçait sur les régions allemandes les plus prospères et les plus avancées d'un point de vue politique, économique et social.

Cette révolution par en haut permettait surtout aux junkers, les grands propriétaires terriens, de faire de leurs serfs des paysans-travailleurs maintenus sous leur joug: les paysans se voyaient accorder la liberté, mais restaient dépendants des terres où ils travaillaient.

En fait, l'Édit du 9 octobre 1807, signé dans la semaine même de l'arrivée de von Stein à la tête du gouvernement, (et complété par celui du 11 novembre 1810), ne se limite pas à abolir le servage. Il permet aux paysans affranchis de s'installer en ville et d'y exercer le métier de leur choix : « *Tout noble est autorisé, sans que cela porte préjudice à son état, à exercer un métier bourgeois ; et tout bourgeois ou paysan est autorisé à entrer dans la bourgeoisie pour le paysan et dans la paysannerie pour le bourgeois* ». Ce n'est donc pas par une « dépendance des terres où ils travaillaient » que l'*Oktoberedikt* prussien allait moins loin que le droit français, c'est par la conservation de certaines prérogatives de type féodal (droit de justice, droit de corvée) par les propriétaires fonciers.

Les junkers devenaient ainsi des grands propriétaires terriens pratiquant un capitalisme agraire et exploitant leurs paysans comme des ouvriers.

Lénine a parlé de la "voie prussienne" au capitalisme; il a résumé ce processus en expliquant que « *L'exploitation féodale se transforma lentement en exploitation bourgeoise à la manière des Junkers, en vouant le paysan pour des dizaines d'années à la plus dure exploitation et à l'asservissement, dégageant une faible minorité de "Grossbauern" (gros paysans)* » (*La question agraire en Russie à la fin du XIXe siècle*).

Dans le passage cité³, Lénine ne désigne pas la Prusse comme une exception. Il expose qu'il y a deux évolutions possibles pour le développement capitaliste dans les campagnes : la "voie prussienne" qui fait évoluer la propriétaire féodal en exploitant capitaliste, et la "voie américaine" qui fait évoluer le paysan patriarcal en exploitant capitaliste. C'est ainsi que la France relève de la "voie américaine" (parce que les anciennes formes d'exploitation féodales et l'aristocratie elle-même ont été liquidées en 1789) tandis que l'Angleterre relève de la "voie prussienne" »⁴ en ce que l'aristocratie a réussi sa conversion en classe bourgeoise et de la "voie américaine" en ce que, lors de l'appropriation violente des terres communales, les nouvelles formes d'exploitation ont été brutalement substituées aux anciennes⁵.

Selon Lénine, le programme social-démocrate en matière de réforme agraire doit adopter la "voie américaine" qui marginalise les classes les plus réactionnaires et qui libèrent les forces productives.

³ Qui ne se trouve pas dans *La question agraire en Russie à la fin du XIXe siècle* (in *Œuvres Complètes*, Paris-Moscou, 1960, tome 15, p. 67 et suivantes) mais dans le *Programme agraire de la social-démocratie* (O.C. tome 13, p. 252), pour ceux qui voudraient le relire dans son contexte.

⁴ Au sein de ces deux grandes voies, des différences notables existent : en Amérique les paysans ont trouvé des terres "libres" tandis qu'en France, elles ont été "libérées" par la Révolution de 1789. En Prusse, l'évolution a été graduelle, tandis qu'en Angleterre, elle a comporté des épisodes dramatiques, comme l'appropriation violente des terres communales par les propriétaires fonciers.

⁵ « *En Allemagne, la refonte des formes médiévales de possession foncière suivait pour ainsi dire une voie réformatrice, s'adaptant à la routine, à la tradition, aux domaines féodaux qui devenaient lentement des exploitations de junkers aux terrains routiniers des paysans "tire-au-flanc", qui connaissent la difficile transition de la corvée au Knecht [l'état d'ouvrier agricole, de valet de ferme] et au Grossbauer [le gros paysan, l'équivalent économique-social du farmer anglais]. En Angleterre, cette refonte a suivi une voie révolutionnaire, violente, mais les violences s'opéraient au profit des propriétaires fonciers, s'exerçaient sur les masses paysannes accablées sous les exactions, chassées des villages, expulsées, emportées par la mort ou qui émigraient.* » Lénine : *Programme agraire de la social-démocratie*, op. cit., pp. 289-290.

4. Sur les thèses de Clausewitz

Clausewitz n'est aucunement un théoricien révolutionnaire, il n'a rien inventé, il est seulement un intellectuel ayant synthétisé les principes de mobilisation populaire nés avec la révolution française.

En fait, les travaux de Clausewitz sur la guerre populaire sont rarement cités et étudiés. C'est surtout pour son étude phénoménologique de la guerre (et notamment dans son rapport à la politique) qu'il est renommé. C'est dans ce sens que Lénine l'invoque le plus souvent⁶.

L'emploi ici du concept « mobilisation populaire » est (délibérément?) ambigu. En étudiant la guerre telle que transformée par la Révolution française, Clausewitz étudie naturellement la mobilisation populaire et nationale exceptionnelle qu'elle est parvenue à susciter — ainsi que les potentialités qu'elle offrait⁷.

Mais Clausewitz a aussi théorisé la guerre populaire, c'est-à-dire la guerre que le peuple déclare et mène indépendamment de l'État. Il aborde aussi, naturellement, le moyen pour l'État d'utiliser, d'encourager et d'intensifier cette forme de guerre pour défendre la patrie en danger, mais on ne peut réduire la réflexion théorique de Clausewitz à cet aspect.

Clausewitz a été un intellectuel organique de l'aristocratie prussienne.

S'il a été un « intellectuel organique », c'est, on l'a vu, celui de cette classe moyenne de fonctionnaires et d'officiers ennoblis, et de la petite-noblesse fonctionnarisée, donc de la partie de la noblesse perméable à l'idéologie bourgeoise et intéressée par le développement d'un Etat moderne.

Sa théorie n'est pas celle de la guerre populaire en tant que guerre du peuple, sa théorie est l'utilisation de la mobilisation populaire pour la guerre de l'aristocratie prussienne, ce qui est d'une nature sociale totalement différente.

Voilà pourquoi la guerre des partisans n'a jamais été généralisée, et encore moins pratiquée, avec des bilans tirés: la nature même de la Prusse aristocratique ne le permettait pas. De même pour les corps d'officiers, évidemment trustés par l'aristocratie.

Il suffit de mentionner l'Espagne embrasée par les guérillas anti-napoléoniennes pour invalider l'explication des rédacteurs de *Révolution*. Le caractère féodal de l'Espagne (dont le régime était encore plus réactionnaire et arriéré que le régime prussien, une première fois modernisé par Frédéric II) a tout a fait « permis » cet embrasement. Cette guerre populaire, menée au nom de principes religieux et nationaux au profit d'un régime rien moins que populaire, a vu la généralisation de la guerre des partisans et l'insurrection générale des villes et des campagnes.

Mentionnons aussi l'insurrection anti-française au Tyrol, qui a beaucoup influencé Clausewitz. Cette insurrection commença par vaincre les troupes bavaroises (alliés à

⁶ « "La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens" (à savoir : par la violence). Cette sentence célèbre appartient à Clausewitz, l'un des auteurs les plus pénétrants en matière militaire. Les marxistes ont toujours considéré avec juste raison cette thèse comme la base théorique de l'interprétation de chaque guerre donnée. C'est de ce point de vue que Marx et Engels ont toujours envisagé les différentes guerres. » Lénine : *Le socialisme et la guerre (l'attitude du Parti ouvrier social-démocrate de Russie à l'égard de la guerre)*, O.C. tome 21, pp. 314-315.

⁷ Pensons au célèbre décret du 23 août 1793 : « Dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. Les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances, les femmes feront les tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux, les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République ». Les armées de la République étaient plus nombreuses et plus déterminées que les armées des Princes : « les plans de tactique sont en pure perte contre ce rames immense et ce débordement tumultueux », déplorait Jacques Mallet du Pan, monarchiste émigré.

Napoléon) et prendre Innsbruck (qui changea plusieurs fois de main). Napoléon dût envoyer 40.000 hommes pour reprendre Innsbruck. La guérilla se généralisa, les insurgés défirent l'armée du maréchal Lefebvre et reprirent Innsbruck⁸.

Ce n'est qu'avec la direction communiste du mouvement ouvrier et paysan en Chine, avec Mao Zedong, que la guerre populaire aura une existence réelle et généralisée sur une longue période, après les nombreuses expériences déjà faites en Russie avec l'armée rouge dans la lutte contre les blancs.

J'ai déjà souligné le problème de terminologie. Le concept de "guerre populaire" tel qu'on le trouve chez Clausewitz, diffère du concept de "guerre populaire" tel qu'on le trouve chez Mao Zedong.

Chez Mao Zedong, il s'agit de la guerre du peuple, guidée par le parti du prolétariat, pour les intérêts populaires. La guerre populaire maoïste ne peut être détachée d'une certaine division en classe de la société ni du projet social communiste.

Chez Clausewitz, il s'agit simplement de la guerre menée par le peuple et non par l'armée permanente, mercenaire et monarchique, sans que la finalité de la guerre soit envisagée. La guerre populaire telle qu'il l'étudie peut être de tous les pays, de toutes les époques, et peut avoir toutes les motivations (politiques, religieuses, nationales).

5. Sur le caractère politique de Clausewitz et de sa pensée

Et il est intéressant de voir qu'en République Démocratique Allemande, dirigé par le SED (Parti Socialiste Unifié) laquais du social-impérialisme russe, Scharnhorst était mis en avant, une décoration pour la défense du pays possédant même son nom.

Les révisionnistes du SED ne voyaient qu'en Scharnhorst un officier capable d'organiser la mobilisation nationale contre Napoléon, la "levée en masse"; ils n'ont pas su (ou pas voulu) voir que cette mobilisation nationale rentrait dans les plans de l'aristocratie prussienne, que sa nature même n'était pas populaire mais servait clairement les plans de la contre-révolution prussienne.

Quant à Clausewitz, sa nature aristocratique se révèle lorsqu'on sait qu'à la défaite de la Prusse, il s'est engagé dans l'armée russe, et a joué un rôle essentiel dans la convention de Tauroggen en 1812 (qui amènera celui, officiel celui-là, de Kalisz en 1813), qui amène un retournement d'alliance et l'unité de la Russie et de la Prusse contre la France napoléonienne.

Ici, l'erreur d'interprétation est totale : l'exemple choisi par les rédacteurs de *Révolution* dit exactement le contraire de ce qu'ils imaginent.

Par attachement à la patrie vaincue et démembrée, Carl von Clausewitz refuse le Traité de Tilsit, désavoue dans la pratique le roi de Prusse qui accepte d'être réduit à l'état de vassal de Napoléon, et s'en va continuer la guerre contre Napoléon dans les rangs de l'armée russe.

Le choix de Clausewitz est national et non politique. Les rédacteurs de *Révolution* laissent entendre qu'il a choisi le service du tsar parce que l'absolutisme tsariste était le fer de lance de la réaction.

En fait, Clausewitz avait d'abord essayé d'entrer dans la Légion allemande qui devait se constituer dans l'armée autrichienne, mais la paix de Znaim, consécutive à la défaite de

⁸ Napoléon avait forcé la cour d'Autriche à céder le Tyrol à ses alliés Bavares par le traité de Presbourg en 1805, après la bataille de Ulm. Lorsque l'Autriche reprit la guerre et la perdit à Wagram, elle sacrifia une nouvelle fois le Tyrol insurgé par le traité de Znaim. Clausewitz écrivit alors à sa femme le 21 août 1809 : « Rien ne m'affecte autant que le destin des Tyroliens ; le sacrifice de ce petit peuple courageux est certes le but extrême que la lâcheté politique de ce siècle ait su atteindre et demeure à jamais inconcevable. », in Steinhauser M.L., *Carl von Clausewitz — De la Révolution à la Restauration — Écrits et lettres*, Gallimard, Paris 1976, p. 267.

l'Autriche à Wagram, mit fin à ce projet. Pas plus que celui de la Russie, le choix de l'Autriche était politique. Clausewitz a critiqué la vision politique des Autrichiens, et notamment celle du prince Metternich qui, confrontés à l'agitation politique, « *ne voyait de remède aux difficultés de cet ordre que dans la restauration délibérée d'un nouvel aristocratie* »⁹.

Le projet de Légion allemande qui devait, selon Stein, « *approfondir l'union des cœurs et des énergies allemandes. Il s'agit d'un instrument où l'on doit apprendre qu'une seule Allemagne existe et doit exister* » aboutit en Russie. Après Borodino, Clausewitz renonça à en devenir le chef d'Etat-Major de la Légion pour cette seule raison qu'elle n'était pas prête à entrer en action, mais il fera la campagne de 1813-1814 dans ses rangs.

Enfin, dès que la Prusse entra à nouveau dans la guerre, Clausewitz fit tout pour quitter la Légion et réintégrer l'Armée prussienne. Cela prit presque deux ans, car le roi ne lui pardonnait pas d'avoir désavoué ses choix en quittant son service.

A l'inverse, ses frères, les généraux Friedrich et Wilhelm von Clausewitz, firent preuve d'une obéissance aveugle, typiquement féodalo-absolutiste, au roi de Prusse. Ils avalèrent la couleuvre du Traité de Tilsit et continuèrent à servir dans une armée prussienne, même lorsque celle-ci devra renforcer la grande Armée napoléonienne. En 1812, lors de la campagne de Russie, les frères Clausewitz combattirent dans des camps opposés !

Carl avait choisi de servir sa patrie plutôt que son roi, et il se sépara ainsi de « *ces officiers qui ont sans cesse à la bouche le nom de Prussien pour que celui d'Allemand ne leur rappelle pas des devoirs plus pénibles et plus sacrés* »¹⁰. Cela lui valu l'inimitié du roi et de son entourage, et même des poursuites judiciaires. Ses frères avaient fait le choix inverse. Ce sont eux qui représentaient le courant réactionnaire.

A la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, le patriotisme était une valeur progressiste, qui s'opposait à une vision patrimoniale-féodale du territoire, où une province pouvait être cédée d'une famille dynastique à l'autre par traité, par mariage, ou par héritage. Le patriotisme de Scharnhorst et de Clausewitz est un patriotisme politique prussien associé à une conscience nationale allemande¹¹. Il faut d'ailleurs rappeler que Scharnhorst n'était pas Prussien mais Hanovrien, et c'est parce que ses origines roturières bloquaient son avancement qu'il avait quitté le Hanovre pour la Prusse en 1796.

Clausewitz ne voit pas d'intérêt à l'unification politique de l'Allemagne, qu'il juge par ailleurs utopique. La seule unification qui lui paraît historiquement envisageable, considérant les rapports de forces sociaux et politiques, serait celle réalisée autour d'un Etat allemand par le moyen d'une guerre contre d'autres Etats allemands¹². Ce n'est pas une perspective qui lui semble heureuse, et c'est là une forme particulière de patriotisme allemand que de ne pas souhaiter l'unification de l'Allemagne par le fer et le feu – et certainement pas l'expression du militarisme prussien. Il mettra en garde à ceux qui, à Berlin, souhaitent une réunification par cette voie, qu'il était impossible de dire à quel état cette réunification profitera.

Dans la plupart de ses textes de circonstance, Clausewitz polémique avec les réactionnaires. Son argumentation obéissant parfois à la démarche rhétorique qui consiste à adopter les préoccupations de l'adversaire pour désarmer son opposition.

Par contre, dans son texte dirigé contre les révolutionnaires¹³ Clausewitz nous donne une bonne idée de son identité politique. On l'y trouve hostile à la démocratie, mais bon

⁹ Cf. Steinhauser, op. cit., pp. 426-427.

¹⁰ Lettre du 27 avril 1809, in Paul-Marie de la Gorce, *Karl von Clausewitz et la stratégie moderne*, éditions Pierre Seghers, Paris, 1964, pp. 39-40.

¹¹ Il existe une longue conférence de Raymond Aron qui étudie textes à l'appui ce qui, dans le patriotisme de Clausewitz, revenait à la Prusse et à l'Allemagne : *Clausewitz, stratège et patriote* (Raymond Aron, *Sur Clausewitz*, Editions Complexes, Bruxelles, 1987, pp. 13 et suivantes).

¹² Ce sera la victoire de la Prusse sur l'Autriche à Sadowa, en 1866.

¹³ Inachevé, présenté sous le titre *Turbulences* dans l'édition Steinhauser, op. cit., pp. 385 et suivantes.

observateur du changement de position sociale de la noblesse, de la montée en puissance de l'Etat et de la bourgeoisie. Il n'imagine pas un retour aux anciens privilèges de la noblesse, mais il s'interroge sur les droits et devoirs résultant de sa nouvelle situation sociale. Sa conception de l'Etat n'a rien de révolutionnaire, mais elle est étrangère à l'Etat-paravent des intérêts du *Landadel*.

Au reste, personne n'a jamais soutenu que Clausewitz était un démocrate. Il m'a semblé avoir été clair dans mon essai sur la question : L'opposition de Clausewitz au parti absolutiste n'en faisait pas un démocrate : il était hostile à l'idée d'une Constitution ou d'un parlement. Il appartenait au courant libéral qui estimait que l'Allemagne n'avait pas besoin d'une révolution comparable à la Révolution française, en raison des réformes civiles réalisées en 1807-1808 par le baron von Stein (abolition du servage, accès à la libre propriété pour la grande masse du peuple, fin de l'exemption d'impôt pour la noblesse, abolition des restrictions à l'exercice des professions, accès à n'importe quelle fonction pour un roturier, etc.). Clausewitz approuve ces réformes et les juge suffisantes. L'Allemagne n'avait dès lors plus besoin, selon lui, que d'une bonne administration, de monarques respectueux de l'état de droit, de ministères soucieux de l'intérêt général, et de la participation des sujets aux grands intérêts de l'État – toutes choses qui, dans son esprit, n'impliquaient en rien un système représentatif.

C'est la marche de l'histoire qui transformera le caractère du positionnement politique de Clausewitz. Le discours de Clausewitz n'a pas varié, mais ce même discours qui était progressiste en 1809 était devenu réactionnaire en 1830.

Pour Clausewitz, toute démarche passe par en haut, de manière aristocratique; sa théorie n'est pas celle de la guerre populaire (qui ne pouvait exister à l'époque car seul le prolétariat pouvait l'appliquer et la théoriser¹⁴), mais celle de la mobilisation nationale au service de l'Etat féodal - principalement par le service militaire obligatoire.

On ne peut admettre cette affirmation qu'en comprenant les contradictions qui traversaient les classes dirigeantes prussiennes et qui opposaient les progressistes (la bourgeoisie et une partie de la noblesse fonctionnarisée) aux réactionnaires (les grands propriétaires fonciers féodaux absolutistes et la cour). Pour les progressistes, il s'agissait tout à la fois de mettre les énergies populaires au service de l'État mais aussi de mettre l'État au service de la « patrie », c'est-à-dire (dans leur esprit), de l'ouvrir à la bourgeoisie et à la petite bourgeoisie, et de le faire fonctionner de telle manière que le paysan se satisfasse de son sort¹⁵.

Lorsque Clausewitz s'intéresse, en invoquant son expérience personnelle, aux raisons qui pourraient rendre le régime prussien odieux à la Rhénanie, on le voit se pencher plusieurs fois sur le sort des paysans. D'abord en déplorant que l'on ait fait peser sur les Rhénans (bourgeois et paysans) l'entretien de 30.000 soldats cantonnés chez l'habitant, ensuite en jugeant sévèrement la gestion du programme d'aide aux victimes de la famine de 1817¹⁶. On le trouve partout préoccupé de ce qu'on appellerait aujourd'hui la « bonne gouvernance », et le « sens de l'Etat ».

¹⁴ Prétendre qu'il ne pouvait y avoir de « guerre populaire » avant le prolétariat est une absurdité. Parmi cent exemples, citons la guerre des Camisards (1702-1705) menée par la paysannerie cévenole. Rien dès lors ne s'opposait à sa théorisation. Il est de toute manière ridicule d'affirmer qu'elle « ne pouvait être théorisée » alors que les pages de cette théorisation existent.

¹⁵ Ou, du moins, se satisfasse suffisamment de son sort pour s'identifier à l'intérêt national, ou plus prosaïquement, d'avoir quelque chose à perdre dans les malheurs de la patrie.

¹⁶ L'Etat prussien avait dégagé un très important budget d'aide aux régions sinistrées, mais ce budget fut géré de telle manière (achat de céréales à l'étranger à des prix majorés, par négligence ou prévarication) que l'aide ne parvint pas aux victimes. Clausewitz déplore non seulement cet échec, mais aussi que l'on n'ait pas enquêté sérieusement sur ses causes.

Le parti réactionnaire ne voulait pas entièrement revenir sur l'œuvre des réformateurs. Dans le domaine militaire, l'instauration du service militaire universel (décrétée en août 1814), la combinaison d'une armée permanente fournie par un service court et d'une grande force armée pouvant à tout moment être mobilisée, offrait à la Prusse un avantage trop précieux. La lutte entre progressistes et réactionnaires ne porta donc pas sur l'existence de la *Landwehr*, mais sur sa nature. Les progressistes plaidaient pour une milice populaire et territoriale, les réactionnaires voulaient la transformer en simples unités de réserve ou de deuxième rang pour l'armée permanente.

Clausewitz batailla ferme pour défendre la milice populaire. Répondant à la crainte des réactionnaires alarmés par le potentiel révolutionnaire de l'armement du peuple, il écrivit des articles affirmant que si la milice augmentait le danger populaire d'une révolution, sa dissolution augmentait le danger d'une invasion. Seuls ont peur de l'armement du peuple ceux qui craignent son mécontentement, écrivait justement Clausewitz...

Mais le poids des réactionnaires était tel que la *Landwehr* fut progressivement liquidée en tant que milice. Dès la fin des guerres napoléoniennes, l'Ordonnance sur la Landwehr du 21 novembre 1815 l'organisa en bataillons qui formeraient, en temps de guerre, des régiments associés à des régiments d'active dans des brigades mixtes. Et la chose alla en s'aggravant (notamment par le Décret du 5 mai 1817), malgré le combat d'arrière garde de Clausewitz qui écrivit notamment, sur ce sujet, l'article *Les avantages et les inconvénients de la Landwehr prussienne* (1819) ¹⁷.

Cependant, même réformée dans un sens réactionnaire au fil des ans, la *Landwehr* garda un caractère populaire qui se manifesta en mai 1848 : dans la Prusse rhénane et en Westphalie, elle refusa de marcher contre le peuple insurgé, s'empara des arsenaux et s'arma pour la défense de la Constitution contre Frédéric-Auguste II.

Cette tradition militaro-progressiste¹⁸ du "parti Scharnhorst"¹⁹ s'est perpétuée en Allemagne dans et après la Révolution de 1848, avant de perdre graduellement de l'influence. La *Deutsche Kriegerzeitung*, paraissant à Leipzig, défendait ouvertement un programme militaire de caractère démocratique. Le but du journal était d'incorporer, par un enseignement civique, les masses de soldats dans la vie politique (la Révolution de mars 48, avait accordé le droit de vote et de réunion aux soldats). La revue combattait le militarisme et son idéologie sur différents fronts. Elle revendiquait par exemple qu'on limitât la subordination militaire au seul service pratique, ce qui est se placer à l'exact opposé du militarisme.

Mais ce courant progressiste allait être sans cesse davantage minorisé tandis que, ceci étant lié avec cela, la pensée militaire allemande allait s'appauvrir, quitter la science pour sombrer dans l'idéologie.

Et quelle idéologie !

Selon Clausewitz l'objectif dans la guerre (la victoire que l'on recherche) était subordonnée au but politique de la guerre, qui était la paix. Un siècle plus tard, le général Lüdendorff inversait la formule et écrivait : « *La guerre est l'expression suprême de la volonté de la vie nationale et raciale. Elle est la mesure de toute chose. La vie sociale d'autrefois doit être mise sur pied de guerre. Toute activité humaine et sociale n'est justifiée que si elle prépare la guerre !* »²⁰. Clausewitz est ouvertement visé : « *L'œuvre clausewitzienne*

¹⁷ Dorothea Schmidt, *Die Landwehr im preußischen Militärsystem zwischen 1815 und 1819*, Revue internationale d'Histoire Militaire N°43, 1979, pp. 38 et suivantes.

¹⁸ Dont les vrais quoique lointains héritiers peuvent se trouver parmi les jeunes officiers du tiers-monde qui animèrent, par exemple, le mouvement baath.

¹⁹ C'est l'expression même de Clausewitz. Cf. *La Campagne de 1812 en Russie*, Éditions Complexe, Bruxelles, 2005, p. 1.

²⁰ Lüdendorff, *La guerre totale*, Éditions Flammarion, Paris, 1937, p. 9. Erich Lüdendorff, quartier-maître général de l'Armée allemande pendant la première guerre mondiale, joua un rôle important dans la genèse de l'idéologie nazie.

représente le résultat d'une évolution historique, aujourd'hui anachronique et en tout point dépassée ; l'étude même de cette œuvre risquerait de créer la confusion »²¹

La pensée de Clausewitz était tellement peu conforme aux vœux des militaires réactionnaires que la seconde édition de *Vom Kriege* contient une falsification typique de l'idéologie militariste prussienne. Pour Clausewitz, le commandant en chef doit être membre du conseil des ministres pour que ce conseil puisse prendre part aux grandes décisions concernant la conduite de la guerre. Par un simple jeu de pronom, on a fait dire à Clausewitz qu'il faut que le commandant en chef soit membre du conseil afin qu'il puisse prendre part aux grandes décisions du conseil...

Des théories de Clausewitz à la mystique de guerre fasciste, il y a non pas continuité mais rupture, non pas évolution mais trahison.

Voilà pourquoi la théorie de Clausewitz est tellement étudiée dans les écoles militaires bourgeoises: les militaires forment une caste de type féodal au sein d'un pays bourgeois, et la théorie de Clausewitz leur va comme un gant!

Ici encore, c'est ignorer le caractère scientifique et phénoménologique du travail de Clausewitz. Caractère pourtant reconnu par Lénine : « *Clausewitz, l'un des auteurs les plus éminents qui aient traités de la philosophie de la guerre et de l'histoire militaire (...) un écrivain qui avait étudié l'histoire des guerres et en avait dégagé les leçons philosophiques, peu après l'époque napoléoniennes. Cet auteur, dont les idées essentielles sont aujourd'hui devenues dans conteste le patrimoine de tout homme pensant »²²*

Les travaux de Darwin ont aussi été repris et instrumentalisés par la bourgeoisie. Et la pensée de Darwin a elle aussi été déformée pour mieux servir encore cette idéologie (les publicistes bourgeois établissant une équivalence entre « l'espèce plus adaptée » et « l'individu le plus fort » et en appliquant cette notion, ainsi entendue, à la « compréhension » des rapports sociaux). Cela n'empêche pas que le darwinisme a constitué un pas de géant par rapport au créationnisme, et compter parmi les doctrines ayant permis le développement du matérialisme dialectique. Ainsi la théorie de la guerre de Clausewitz...

En outre, il y a dans le passage ci-dessus de *Révolution* un abus manifeste du terme "féodal". Parler des militaires actuels en terme de « **caste de type féodal** », c'est jouer de la confusion entre le sens trivial du terme et son contenu dans la science de l'histoire.

6. Où l'on comprend le titre (et où l'on évoque Engels)

Mais cela n'est pas tout. Avec cette révolution par en haut au sein de l'Etat prussien sur le plan militaire, la Prusse va pouvoir prendre localement la tête du combat contre la France napoléonienne, jouant un rôle essentiel dans la "Bataille des nations", la plus grande défaite de Napoléon, à Leipzig (16-19 octobre 1813).

La Prusse va alors pouvoir s'approprier la Confédération du Rhin, créée par Napoléon en 1806, notamment avec les royaumes de Bavière, du Wurtemberg et de la Saxe, afin de contrer d'un côté l'Autriche, de l'autre la Prusse.

Napoléon, par la formation de la Confédération du Rhin, a ainsi facilité... l'unification de ce qui va devenir l'Allemagne, sous la direction de la Prusse - et cela, tant sur le plan idéologique et culturel, en provoquant une mobilisation populaire opposée à l'invasion, que sur le plan économique et politique avec les institutions

Député nazi, compromis dans la tentative de putsch de 1923, il avait été témoin de la lâcheté de Hitler et en avait conçu pour lui un invincible mépris (Lüdenorff refusa même, en 1935, le maréchalat des mains de Hitler).

²¹ Lüdenorff, op. cit. p. 6.

²² Lénine : *La guerre et la Révolution*, O.C. tome 24, pp. 408-409.

calquées sur le modèle français imposées dans les Etats germaniques vassalisés à la France.

Ainsi, les réformes démocratiques ont été considérés comme étant quelque chose d'extérieur, ce qui fait que la révolution démocratique n'a pas eu lieu, et que l'aspect national a été mis en avant par les forces féodales pour s'opposer justement aux bouleversements sociaux.

Pire, Napoléon ayant imposé des réformes bourgeoises dans les Etats de la Confédération du Rhin, notamment ceux directement sous le contrôle français, c'est une économie en plein essor qui est passée sous l'hégémonie prussienne!

Engels dit d'ailleurs à ce sujet: « *Le fondateur de la bourgeoisie allemande a été Napoléon (...). L'aristocratie est ainsi devenue tellement impotente qu'elle est en partie elle-même passée à la bourgeoisie.* » (*Le statu quo en Allemagne*).

Dans son document où il analyse La question militaire prussienne et le Parti ouvrier allemand, Engels étudie d'ailleurs précisément les réformes prussiennes, mais ne fait même pas mention de Clausewitz! C'est dire si Clausewitz n'est rien d'autre qu'un théoricien militaire réactionnaire, ne présentant aucun intérêt pour les communistes.

Et c'est dire aussi si la responsabilité de la France napoléonienne est engagée dans la genèse de la nation allemande, née sous les auspices du militarisme prussien.

Voici ce qu'écrivait Engels en 1870: « *En 1806, la Prusse s'est effondrée simplement parce qu'il n'y avait aucune trace, dans tout le pays, de cet esprit de résistance nationale. Après 1807, les réorganiseurs de l'administration et de l'armée ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour le ranimer. A ce moment, l'Espagne a montré le glorieux exemple de la manière dont une nation peut résister face à une armée d'invasion. Tous les chefs militaires prussiens ont indiqué à leurs compatriotes cet exemple comme celui qu'il fallait suivre. Scharnhorst, Gneisenau, Clausewitz étaient tous dans le même esprit à cet égard. Gneisenau s'est même rendu en personne en Espagne afin de se battre contre Napoléon. Tout le nouveau système militaire inauguré à ce moment en Prusse était une tentative pour organiser la résistance populaire [popular resistance] face à l'ennemi, autant que cela fut possible dans une monarchie absolue.*

(...)

Tout ce "Landsturm Ordnung", ainsi que la loi de 1813 le concernant -et son auteur n'est autre que Scharnhorst, l'organisateur de l'armée prussienne- est dressé dans cet esprit de résistance nationale intransigeante [spirit of uncompromising national resistance], pour laquelle la moindre chicane est justifiable, les plus efficaces étant les meilleures. »²³

Car en réalité, Engels fut un lecteur attentif de Clausewitz, il en conseilla la lecture à Marx et le qualifia « *d'étoile de première grandeur* »²⁴ et même de « *pur génie* »²⁵.

Voici ce qu'il écrivait en 1855 : « *La littérature militaire prussienne est d'un niveau très élevé. Les travaux qu'elle a produits ces vingt-cinq dernières années prouvent à suffisance que ses auteurs ne comprennent pas uniquement leur propre affaire, mais qu'ils pourraient défier, en ce qui concerne l'information scientifique générale, les officiers de n'importe quelle armée. En fait, il y a presque trop de notions de métaphysique chez certains. Et cela s'explique par le fait qu'à Berlin, à Breslau ou à Koenigsberg, vous pouvez voir des officiers prendre place parmi des étudiants aux*

²³ *Les combats en France*, article paru dans *The Pall Mall Gazette* du 11 novembre 1870. Marx-Engels, *Écrits militaires*, Éditions de L'Herne, collection *Théorie et Stratégie* n°5, Paris, 1970, pp. 108-109.

²⁴ *Ce qui attend l'Europe*, article paru dans le *Sozialdemokrat* du 15 janvier 1888, in *Marx Engels — Écrits militaires*, op. cit., p. 609.

²⁵ Lettre à Georges Weydermeyer, 12 avril 1853, in *Marx-Engels, Correspondance – Tome 3 (1852-juin 1853)* Éditions Sociales, Paris, 1972, p. 350.

conférences universitaires. Clausewitz est dans son domaine un auteur de référence dans le monde entier, tout comme Jomini; et les travaux de l'ingénieur Aster marquent une nouvelle époque dans les sciences de la fortification. » ²⁶

Pour comprendre l'importance de l'hommage rendu ici par Engels à Clausewitz, il faut savoir qu'en 1855, Jomini est universellement reconnu comme le meilleur stratège, tandis que Clausewitz n'est alors connu que de quelques spécialistes²⁷. Quand Engels place, sous les yeux des lecteurs de 1855, Clausewitz au même niveau de Jomini, il rend hommage à sa valeur de la manière la plus spectaculaire ...

7. Mao et Clausewitz

Pour revenir au problème qui a amorcé toute cette discussion, je dois signaler avoir vu par trois fois affirmé que Mao avait lu Clausewitz. D'abord dans le *Dictionnaire de stratégie* de Thierry de Montbrial et de Jean Klein²⁸, ensuite dans une étude de R. Lynn Rylander²⁹, et enfin dans un article nettement plus léger d'Arthur Conte³⁰. A chaque fois, aucune indication positive n'étayait cette affirmation. Même Rylander ne peut que "déduire" la lecture de Clausewitz par Mao par une comparaison des analyses. Mais les mêmes situations dictant des analyses proches, l'argumentation est modérément convaincante. Rylander évoque, parmi les thèses que Mao auraient été "chercher" chez Clausewitz, le lien entre la guerre et sa matrice sociale, la primauté de l'homme, la primauté de la politique et la méthode dialectique, mais Mao Zedong n'avait vraiment pas besoin de lire Clausewitz pour concevoir et développer cela, et la proximité des formules n'est pas convaincante.

Je continue à croire que la doctrine maoïste de la guerre populaire prolongée s'est forgée indépendamment de toute influence directe de la pensée de Clausewitz. Mao n'avait de Clausewitz qu'une vague connaissance de seconde main. C'est à travers l'influence de Clausewitz sur le léninisme que Mao a pu être lui-même influencé par lui.

La doctrine maoïste de la guerre populaire prolongée est indiscutablement une doctrine originale, issue d'une pensée créatrice.

Mais ai-je jamais écrit autre chose?

²⁶ *The Armies of Europe — Second Article: I. The Prussian Army, Putnam's Monthly, N°33, septembre 1855.* La traduction est "maison" car je crois cet article inédit en français. Par acquit de conscience, voici le texte original : "Prussian military literature holds a very high rank; the works it has furnished for the last twenty-five years sufficiently prove that their authors not only perfectly understood their own business, but could challenge, for general scientific information, the officers of any army. In fact, there is almost too much of a smattering of metaphysics in some of them, and this is explained by the fact that, in Berlin, Breslau, or Königsberg, you may see officers taking their seats amongst the students at the university lectures. Clausewitz is as much a standard author in his line, all over the world, as Jomini; and the works of the engineer Aster mark a new epoch in the science of fortification." *Marx-Engels-Gesamtausgabe (MEGA), volume 40, p. 197.*

²⁷ Au moment où Engels écrit ces lignes, fin 1855 donc, la première édition des œuvres de Clausewitz (parue en huit tomes entre 1832 et 1837), et imprimée à 2.000 exemplaires seulement, n'était pas encore épuisée !

²⁸ Paru aux Presses Universitaires de France, Paris, 2000.

²⁹ *Mao as a Clausewitzian Strategist, Military Review, août 1981.*

³⁰ *Qui est Mao ? Historia n°272, juillet 1969.*